

Le pli de terrain était désert. Les bohémiens l'avaient abandonné.

En toute autre circonstance, ce brusque départ, en parfait accord avec les habitudes de la bande, n'eût eu rien que de naturel. Mais arrivant au lendemain d'une disparition si étrange, qu'il était presque impossible de ne pas l'attribuer à un crime, il était singulièrement suspect, et d'Availles, en même temps que ses craintes redoublait, sentit de véhéments soupçons s'éveiller dans son esprit.

Il se demanda si, pris pour dupe par Phareld, il n'avait pas été le jouet d'une indigne comédie, et sa colère s'allumant à cette pensée, il se jura, s'il avait été victime d'une trahison, d'en tirer une terrible vengeance. Il résolut, en tout cas, de ne pas prendre un instant de repos avant d'avoir retrouvé et saisi le bohémien.

Gardant toutefois pour lui ses craintes et ses soupçons, il fit signe à Jacques Morin de le suivre et se dirigea vers l'endroit où, la veille encore, s'élevaient les tentes.

Des amas de cendres, reste des feux allumés la veille, des tas de plumes, çà et là des os, des chiffons épars sur l'herbe foulée et piétinée, marquaient la place occupée par les bohémiens. Des piquets fichés en terre et qu'on n'avait pas pris la peine d'emporter, semblaient même trahir une certaine précipitation dans le départ.

— Je n'ai pas osé vous le dire tout de suite, colonel, observa Jacques Morin ; mais je me doutais bien qu'après un coup pareil, ils ne resteraient pas ici à nous attendre.

— Ils ne peuvent être loin, en tous cas, dit d'Availles. Ils ne sauraient marcher vite avec leurs chariots et les femmes et les enfants qu'ils traînent à leur suite.

— Oh ! pour cela, non, fit le garde en remuant du pied un amas de cendres au milieu duquel apparurent quelques charbons encore incandescents. Ils ne sont d'ailleurs partis qu'au point du jour ; voilà qui le prouve. Mais ils sont rusés : ils savent choisir dans les landes ou dans les bois des endroits où il n'est pas facile de les découvrir, et je serais bien étonné s'ils n'avaient pas effacé derrière eux toutes les marques de leur passage.

Jacques Morin avait deviné juste, et le colonel, qui avait mis pied à terre et gagné l'extrémité du vallon, cherchait vainement sur l'herbe desséchée et sur le sol durci de la lande les traces de leurs pas ou des roues de leurs chariots. On eût dit, tant les moindres passages avaient été scrupuleusement respectés, qu'une puissance surnaturelle les avait enlevés de ce pli de terrains et transportés au loin.

Cependant d'Availles ne perdit pas courage. Pendant sa campagne d'Amérique, il s'était trouvé plus d'une fois en rapport avec les Indiens, et il en avait appris l'art, poussé si loin par ces sauvages, de découvrir et de suivre les pistes les mieux cachées. Il comptait d'ailleurs sur le concours du garde, vieux chasseur habitué à lire couramment dans ce grand livre de la nature, où toute créature vivante, si léger que soit son pied, trace une empreinte qui demeure, ne fut-ce qu'à l'état d'ébauche, comme un indice de son passage.

Remontant à cheval, ils pénétrèrent dans la lande et s'y séparèrent pour en explorer l'étendu.

Aride et nue sur le plateau qui dominait le vallon, à quel

ques centaines de pas plus loin elle commençait à se couvrir de bruyères et d'ajoncs. Quelques flaques d'eau entretenaient aussi sur leurs bords une végétation assez vigoureuse.

Aussi les traces des chariots, qu'on avait pu, avec un peu de précaution, effacer aisément à la sortie du pli de terrain, avaient-elles dû être presque impossibles à dissimuler dans cette zone plus touffue. Ce fut là que commencèrent sérieusement les recherches du colonel et du garde.

Elles durèrent assez longtemps sans résultat, et le garde, convaincu de leur inutilité, se préparait à pousser plus loin, lorsqu'au bord d'une flaque d'eau, où la terre détremnée était revêtue d'une épaisse couche d'herbe, il aperçut une empreinte à demi effacée, mais facile à reconnaître cependant à sa profondeur et à sa forme pour un pas de cheval.

Il appela aussitôt le colonel, et lorsqu'ils en eurent constaté la forme et la direction :

— Ce sont eux, bien certainement, qui ont passé là, dit Jacques Morin. En suivant ce chemin on peut facilement, sans être vu, atteindre les bois de Montbrun, et si nous avons chance de les trouver quelque part, c'est dans ces taillis. Mais il n'y seront pas faciles à dépister.

— Les bois de Montbrun n'appartiennent-ils pas au comte d'Erbray ? demanda d'Availles.

— Oui, colonel.

— Nous sommes sûrs, alors, de trouver de l'aide au château, et fallût-il cerner les bois, nous parviendrons toujours à les saisir.

— Les bois ont plus d'une lieue de tour, fit le garde en secouant la tête, et il s'y trouve des taillis si épais que depuis des années personne n'y entre, pas même le chasseurs. Je ne dis pas cela pour vous décourager, colonel, ajouta-t-il, mais pour vous prévenir que ces gueux de bohémiens nous donneront probablement du fil à retordre. Heureusement que, s'il le faut, tout le pays se lèvera pour leur donner la chasse !

Cette première piste une fois trouvée, le colonel et le garde ne se séparèrent plus. Ce n'était pas trop de leurs efforts réunis pour la suivre sur une terre aussi sèche et aussi dénudée. Maintes fois ils la perdirent, bien que de nouvelles empreintes, semblables à la première, leur eussent bientôt indiqué, avec plus de précision encore, la direction à suivre.

Mais ils ne se découragèrent pas, et tout en traversant parfois de vastes espaces où nul indice n'apparaissait, après mille détours, ils arrivèrent, guidés tantôt par un sillon de roue, tantôt par une bruyère froissée ou par quelque autre trace aussi légère, jusqu'à l'extrémité de la lande, à l'entrée d'un chemin où une ornière fraîchement creusée ne leur laissa plus de doute sur la direction prise par la tribu. C'était celle des bois de Montbrun.

Près d'une heure s'était écoulée dans ces recherches fatigantes et minutieuses. Assuré maintenant de leur succès et songeant à l'anxiété avec laquelle il était attendu au château, d'Availles résolut de laisser au garde, dont il avait apprécié le zèle et l'intelligence, le soin de les poursuivre seul.

— Il faut que je retourne à Trévèneuc, où l'on m'attend, lui dit-il. Suivez ces traces qui, avec les renseignements que vous recueillerez en route vous mèneront certainement à l'endroit où se cachent les bohémiens. Reconnaissez-le avec toute l'exac-